

## Haute-Vienne → Actualité

### ESQUIROL ■ Comment dépister la douleur chez les patients en psychiatrie

# Quand seul le corps peut dire qu'il a mal

Alexis a 13 ans. Dans le film *Le langage du corps* (\*), diffusé le 9 février au centre hospitalier Esquirol, à Limoges, dans le cadre d'une journée dédiée à la prise en charge de la douleur, ses cris saisissent le spectateur.

Entravé sur le canapé de la maison familiale, l'adolescent, autiste, est en pleine crise, hurlant, se débattant, mordant son père qui tente en vain de le calmer et de le maintenir pour l'empêcher de se blesser. Une situation quotidienne, décrit la mère d'Alexis face caméra, qui a commencé trois ans plus tôt. L'enfant jusque-là non-communicant mais joyeux, actif, a radicalement changé. Il faudra quatre ans d'errance diagnostique pour que l'origine de cette souffrance, totalement étrangère à l'autisme d'Alexis, soit trouvée et qu'un traitement adapté lui soit administré.

Le cas bouleversant d'Alexis, incapable de décrire son mal et son besoin d'être soigné si ce n'est par le cri du corps, est loin d'être rare. « Nous sommes confrontés à ce type de patients non-communicants à Esquirol », explique Nathalie Malard-Gasnier, responsable du comité de lutte contre la



**LE MEOPA.** Très employé en pédiatrie, ce gaz euphorisant et analgésiant est aussi utilisé avec des malades atteints de troubles psychiques. PHOTO D'ILLUSTRATION

douleur (CLUD) de l'établissement en santé mentale limougeaud.

#### Automutilation

« J'ai mal aux dents », « j'ai mal à la tête, au dos »... Quand la douleur est là, le patient lambda se plaint de son état. Mais que se passe-t-il quand il n'est pas en mesure de s'exprimer ? Face à la souffrance d'enfants autistes non verbaux, d'adultes polyhandicapés ou atteints de troubles psychiques, de personnes âgées démentes, les solutions sont loin d'être évidentes. Le centre hospitalier Esquirol a abordé ce sujet « complexe » depuis de nombreuses années. « Le CLUD existe depuis 2004

et une enquête a été menée en 2008 au sein des services afin de mieux évaluer et d'harmoniser la prise en charge de nos patients », poursuit Nathalie Malard-Gasnier. Un dépistage systématique de la douleur est ainsi réalisé lors de l'admission à l'hôpital, à l'aide d'échelles d'évaluation.

Comment établir un diagnostic ? Comment réaliser une prise de sang ou un examen a priori simple quand le patient souffre, mais ne se laisse pas approcher ? Comment soulager ces malades en leur donnant le traitement approprié sans les assommer d'anxiolytiques ? Troubles du comportement, auto-

mutilation, agressivité, agitation excessive : les signes d'une souffrance physique sont souvent mal compris, interprétés à tort comme les symptômes du handicap ou de la maladie psychiatrique. « Les pathologies mentales peuvent modifier la perception de la douleur et rendent son expression difficile. Les maux de ces patients peuvent alors s'aggraver et devenir chroniques », selon la responsable du CLUD.

Mais la prise en charge progresse, petit à petit. L'hôpital Esquirol utilise ainsi depuis deux ans le MEOPA (mélange d'oxygène et de protoxyde d'azote), ce gaz hilarant, qui permet aux patients de se détendre afin de recevoir les soins ou d'effectuer les examens nécessaires, tout en restant conscients. Pour le traitement, les thérapies non-médicamenteuses sont aussi en plein essor.

Longtemps sous-évaluée, la douleur de ces personnes n'est donc plus ignorée, mais reste encore à explorer. ■

**Hélène Pommier**  
Twitter : @hjpommier

(\*) Film réalisé par Tania Goldenberg, en 2014, à l'hôpital Barthélémy Durand d'Étampes, qui propose une prise en charge adaptée aux patients non-communicants, dans une unité de soins somatiques spécialisée.